Document généré le 18 avr. 2024 00:47

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La vie frontale

Pierre Ouellet

Numéro 131, novembre 2011

La volupté

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65470ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ouellet, P. (2011). La vie frontale. *Moebius*, (131), 97–104.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pierre Ouellet

La vie frontale

C'est un souvenir qui monte, en soi. Pendant que
tout tombe autour. Une présence, oui, mais plus
lointaine que son passé. Tu te reprends, t'éloignes. Prends tes
distances. Tu es là de-
vant moi : tu peins ton
portrait avec des larmes, qui tachent,
ruissellent sur ton
visage. Vernis à œil, rouge
à yeux, fard à
regard, pleurs de
rimmel, vinaigre et miel. Semence
des yeux, tu dis. Parloir des pleurs, dortoir
des larmes. Ta chambre nue : le par-
lement des larmes, et leur mouroir. Leur prieuré.

Approche. Encore. Ton corps
contre le mien, dedans : dans l'oubli de
mon corps, du monde au
complet. Je me passe de
tes mains. Les caresses blessent, comme les
paroles. Les gestes, les souvenirs trop
précis : c'est au passé qu'on o-
béit. On met des gants pour se
toucher : on ne veut pas *s'at-*
traper. On est si con-
tagieux, bien plus que son
passé.

Ça se
répand dans la
mémoire, la crève
de l'être que l'on contracte dans
ses rêves, dont on ne se pro-
tège plus. On touche à ça : l'our-
sin de l'âme, la figue vivante de bar-
barie, qu'on ouvre avec
ses doigts. Qui saignent, rien qu'à y
penser. On renonce : le hérisson dort
au creux des reins, des ronces. Il faut une
mémoire qui prenne
les choses en main : qu'elle leur
renfonce leurs petites aiguilles dans les
artères : ça provoque un tel
engourdissement que c'est un lourd
sommeil, plus doux que la
peau rase, flattée dans le sens
du temps, qui va de l'être jusqu'au
néant.

La vie, la mort : un couple uni. Toi et moi dans le
même lit. Une chambre minable pour seul
décor. Sans chauffage ni é-
clairage. Sans vie. Une chambre nuptiale : sans bar ni
télé. Ni petit dé-
jeuner. Sans rien qui fasse bon ménage avec au-
tre chose que de
la nuit. Cette chambre est une
douche froide : la chambre à
doucher les passions les
plus folles qu'il faut
chambrer, ramener à la
température de la pièce : les rues la nuit, en février.
Chambre à
coucher dehors. Avec des cou-
rants d'air fétide, qui vous caressent le dos.

Plus fidèles qu'une femme, à ses côtés, qui passe comme un
vent tiède sans rien toucher. Il n'y a que le froid qui prenne,
s'accroche à l'âme pour y rester : s'y ré-
chauffer. L'âme froidit le froid plus vite qu'un corps
réchauffe un corps, une tête échauffe
une tête, un cœur met le feu au cœur. Une seule
façon de reprendre vie : se chauffer au rêve, s'éclairer à cette
lanterne d'un autre passé, d'un autre avenir que le rêve
allume, en soi,
incendie bref qui vous décime n'importe quoi.

Ça vous
glacerait les nerfs, les sangs. Et puis
tout fond entre les doigts : plus rien à se mettre sur l'es-
tomac. Toute mémoire vidée, dans les talons. Criant
famine à chaque oubli où vous replonge votre vraie vie,
qui se passe inté-
gralement entre vos deux
oreilles : c'est une idée qui vous revient, une i-
dée fixe comme on en voit dans le regard d'un homme
qui ne sait plus trop où se poser. Partout
la nuit, partout le vide s'impose,
posant son masque sur vos deux yeux, qui se contractent
dans leurs orbites.

Je prends le chemin de compostelle. Il mène ailleurs
qu'à son petit soi. L'autoroute me dicte ma
conduite : à gauche la mort, à droite la mort encore. Droit
devant :
la vie directe, celle qui frappe fort, la vie frontale, la vie
fatale, dont on ne se sort
que par miracle. J'attends ce miracle : mémoire future
de ceux qui vont par les
déserts noyer leur âme dans des désirs de mer,
de vert, où se rouler avec les vents, les airs,
les terres secrètes où vont les anges avec leurs ailes, ouvertes
large sur des

passés. Ces passions vives, qui ne meurent jamais. Mourir étant,
dans ces contrées, revivre en double et en
plus grand, en bien plus vrai que de son
vivant : au ralenti, à l'alangui, le temps de vivre jusqu'à l'oubli.

La vie est der-
rière moi. Elle me poursuit. Chien qui
aboie, bête de mémoire. Jappement, criement. Le passé mord.
Dent dure, gueule ouverte, qui se referme sur quelques os,
broyés. J'ai cette morsure, là. L'être touché
à l'être, et sa fissure. Chaque jour je cherche
ma nourriture, chaque nuit je la
vomis : par ce trou là, que l'on me fait, bouche a-
bouchée contre la faim, bouche d'air contre bouche
de rien. Les cris se cherchent
dans le langage, les cris se trouvent
entre tes dents : deux lèvres sèches, blessées à mort, au milieu des
baisers. Un long silence te les a
gercées. Une longue absence te les garde
mortes, qui béent. Elles ont la forme de la
pitié : on dirait qu'elles pleurent, souillées. Yeux elles
aussi, trempées. Ces lèvres voient, œil a-
grandi. On ne voit plus que par
ce trou, vague, de plus en
plus flou, que l'on se fait de l'in-
térieur comme on fait seul son propre
malheur, depuis le cœur ou cette
mémoire : crier. Trou du souffleur. Plaie qui bouffe, dont on se sait
la proie, hurlant d'effroi, mourant de peur.

Je te suis de
très près comme on lit un livre qu'on ne com-
prend pas : dans une langue
vieillie, morte elle
aussi. Ta vie entière : l'ara-
méen, quelques vagues ca-
ractères gravés dans
la pierre. Un sans-
krit d'os, pour é-
rudits, du perse de chair. Tu marches en
chinois, à l'envers
du temps : du mandarin de reine, de roi, déchus de
leur rang. On ne te suit plus : tu nous sèmes sous
tes pas. Ne nous
aimes plus, ne nous as
jamais aimés. Tu vas, sans plus. La tête ailleurs : en toi. Où c'est
ailleurs encore. Loin de
ton corps, mais au milieu où ça
fait mal, longtemps après.

Je ne te fais
plus rire. Quelle in-
décence que rire : couteaux dé-
gainés des dents, montrant à nu leur lame d'ivoire,
courbe, fourbe, à deux
tranchants. Montrant leur âme,
dans les gencives, aux couleurs vives, veinées de sang. Même ton
sourire, ton arme blanche, qui bruit et brille
dans ton visage, tu ne l'au-
ras plus : il fait des morts autour de toi, jusque dans
la rue, prémices du rire, prémices
du sang. Ce bonheur-là ne te se-
coue plus : sourire à
la vie, rire à la mort, dans les con-
vulsions de tout
ton corps, porté entre
tes dents. Tes lèvres se serrent, petit étau,

maigres et blêmes. Bras minces dans
l'étreinte, cuisses frêles dans
l'orgasme, serrés de force. Le spasme d'ex-
ister étrangle tes lèvres dans
ta bouche. On ne sait plus bien si tu
te tais ou cries plus fort dans ton silence dé-
floré.

Ophélie morte dans
son lit, flottant de nuit. Dans sa chevelure
roussie, ruisselante
de pluie. Tu traînes tes draps autour de toi : cette grande
robe blanche
tachée de moi, sur quoi l'on dort l'après-midi, couchés
ensemble dans ses
replis. À même le
parquet. Deux meubles sur le
plancher, deux lits simples, deux lits
jumeaux, que l'on a rap-
prochés, siamois de l'âme que tout sépare, qui se sont re-
collés, corps à corps sur le même
prélart. Les lieux les
plus nus, les plus in-
congrus, sont des dortoirs pour les a-
mants rares.

On ne va pas
plus loin : les portes ont
claqué. Tu ne les ouvres plus qu'au milieu de
la rue, te frappant dedans contre chaque
passant, à grands coups de pied les en-
fonçant. Le corps têtu. Quelle danse te jette dans
les bras et les jambes des in-
connus ? leur cognant l'âme avec le poing, fermé comme
tes yeux, avec ton cœur, fermé comme
ton corps, blindé, qu'ils prennent par le
milieu pour le faire

céder : qu'il s'ouvre et rende tout ce
qu'il prend, faisant violence à
la vie par ce silence, cette a-
bondance de cris retenus, cachés, qui tasse ta chair entre
tes os, l'âme
ficelée par tes quatre
membres qui te la tiennent serrée, momie aimée.

Il faudra tout
recommencer : je te revois
marcher devant, battant la mesure
du temps : les pul-
sations coro-
nariennes entre
tes reins, ton cœur tom-
bé bas entraîne ta tête entre
tes hanches, ton torse qui
s'incline, plié
en deux, le coup reçu
au ventre, qui te bombarde
l'aine, sous l'es-
tomac, l'âme avalée, mal di-
gérée, qui te remonte jusqu'au
sternum, comme le souvenir jusqu'à
la tête, lointaine, qui s'en-
dort dur dans son
passé, là où tu marches sans me re-
marquer, ne voyant pas où tu
mets le pied.

Ces souvenirs je
les vis. Bien plus que ma
vraie vie. Des bat-
tements de tempes qui font
battre le cœur plus vite
comme quand je te vois
marcher dans ta robe

d'été, toute écour-
tichée, mémoire
vivante qui accélère dans mes
artères les particules de temps qui heurtent les
tympans, les par-
ticules de toi que j'ai dans
le sang qui s'é-
claircit, rend le cœur
moins lourd, bulle d'air où ça
respire, la vie soufflant par le
regard, par le
souvenir, ces nou-
veaux yeux qui sont à
eux-mêmes leurs vi-
sions crues. Je vois mes yeux et tu es
dedans, incrustée là dans cette
mémoire battant de l'œil, clignant dans
la nuit, petit oubli : ça fait des larmes qui ef-
facent tout.